

Le dedans entamé. Enjeux et paradoxes du frontalier contemporain

Pablo Posada Varela

Université Paris – Sorbonne. Bergische Universität Wuppertal

Sommaire

I. Le frontalier contemporain : pistes et ouvertures phénoménologiques

II. Le transcendantal et le viscéral : dépendances et non coïncidence

III. Devancement algorithmique, désancrage kinesthésique et étouffement synesthésique : vers l'éviction du dedans transcendantal

IV. Le danger d'une ergonomie parfaite

Notre vivre, notre faire sens se fait, aujourd'hui, en situation de mondialisation. Cette nouvelle donne, tant juridico-économique que technologique, ne va pas sans un certain délitement des frontières ou, pour le moins, un réaménagement spécifiquement contemporain du frontalier. Frontière est à prendre ici dans le sens le plus large du terme. Après avoir posé, dans l'article qui précède, quelques jalons concernant la frontière, et concernant tant son inscription bio-topologique que son inscription transcendantale, nous nous proposons, dans les lignes qui suivent, d'examiner l'effet d'une certaine donne contemporaine sur le double versant, transcendantal et viscéral, de la frontière chez l'humain. Il s'agit de capter le phénomène dans toute son ampleur mais aussi dans son caractère matriciel, non pas pour y opposer un quelconque jugement de valeur, mais d'abord pour en exhiber les paradoxes, voire les embûches et les entraves. Il y va, au fond, de gagner des pans de lucidité quant à notre situation contemporaine, désormais pressante. Soyons plus précis : en effet, si, du fait de cette spécificité contemporaine du frontalier – spécificité technologique et juridico-économique – entraves et embûches il y a, il est à se demander, très *concrètement* : entraves à *quoi* ? Et surtout, entraves à *qui* ?

I. Le frontalier contemporain : pistes et ouvertures phénoménologiques

Nous pensons que la perspective phénoménologique a ici son mot à dire. Elle situe dans un irréductible «dedans» transcendantal le foyer du sens et, somme toute, le foyer de l'humain. La frontière prend ainsi un tout autre sens depuis la phénoménologie. Le «dedans» transcendantal (nous en avons longuement traité dans un autre travail contenu dans ce même numéro) s'écarte – reste à voir en quoi et comment – de l'idée de frontière interprétée depuis une topologie propre à l'attitude naturelle et, en gros, depuis la topologie inhérente à un espace isotrope, à celui que nous a légué la science moderne. D'ailleurs, il n'est pas inutile de signaler tout de go la différence entre *Lebenswelt*¹ et attitude naturelle : cette différence se recoupe, justement, avec la différence à laquelle nous venons de faire allusion. Mais avant d'en venir à ces problématiques, demandons-nous : quelle est la nature de l'injonction phénoménologique ? À quoi est-ce qu'elle nous oblige, et quelle forme prennent, dans le cas concret de notre thématique, les directives analytiques qui en découlent ?

Au fond, nous nous devons, *malgré* la spécificité des intrications technologiques, économiques et juridiques contemporaines, de ré-con-duire tout sens à son foyer, c'est-à-dire, «au-dedans» de l'expérience qui le sous-tend. Ce fait – le fait de *l'a priori* de corrélation – n'a pas d'âge. Autrement dit : on pourra inventer toutes les prothèses et médiations technologiques que l'on voudra, jamais on ne pourra faire l'économie de l'expérience vécue d'un (ou plusieurs) sujet(s). Nous avons affaire, ici, à l'instance irréductible du sens : une vie incarnée et vécue du dedans. Or justement – et c'est la raison profonde de la précédente occurrence syntaxique de ce «malgré» – le brouillement contemporain des frontières nous enjoint de penser ces lieux d'expérience du sens comme étant à cheval entre les frontières telles qu'on avait coutume de les placer. Les transformations qui pointent à l'horizon sont certes énormes, les inerties qu'elles mettent en place semblent inarrêtables et incontrôlables. C'est en convoquant la question de la frontière depuis la phénoménologie que nous aurons une chance d'en mesurer la portée, et de le faire d'une façon concrète, c'est-à-dire, de le faire à fleur de peau, loin de tout sociologisme désincarnée.

Il y a – disait-on – une vérité indéclinable de l'a priori de corrélation : quoi qu'il en soit de ces brouillages contemporains que nous évoquerons à l'instant, l'expérience du sens est toujours le fait d'un être humain, incarné *ici* et *maintenant*, et ce bien que les lieux et temps de ces foyers de sens connaissent aujourd'hui des bouleversements inouïs : nous

¹ Concept husserlien essentiel pour toute perspective décoloniale.

sommes sujets à des virtualités de toute espèce, au caractère instantané des communications, et à des affranchissements (relatifs) de l'espace et du temps. Toutefois – il convient d'insister sur ce point – ces affranchissements sont nécessairement vécus du dedans d'une subjectivité transcendante incarnée nécessairement nimbée par ici et un maintenant absolu. Autrement dit : l'ici et le maintenant qui se trouvent en coalescence avec le «dedans» transcendantal sont, eux aussi, transcendants. Ce sont des moments non indépendants mais nécessaires contribuant à la concrescence du vécu transcendantal lui-même². C'est donc à l'aune de ces bouleversements, mais depuis les enseignements de la phénoménologie, qu'il nous faut reprendre ce que nous suggérions plus haut quant à la nouvelle donne frontalière propre au contemporain et nous demander à nouveau: entraves à qui ? Entraves à l'être humain dans sa complexité et complétude. Entraves à quoi ? Entraves à son humanité.

Les avancées technologiques de l'époque que nous vivons recèlent un faux épanouissement, une pseudo-liberté qui, bravant les limites entre les dedans et les dehors facticiels et suspendant leurs découpages classiques, finissent par avoir raison d'une humanité de l'humain en passe de se déliter, de partir en vrille. Au sein d'un champ kinesthésique décuplé, mais aussi déporté et éclaté, comprimé et virtualisé, l'humain semble ne plus se rejoindre. Sa vie, de plus en plus écorchée de prothèses technologiques, présente l'aspect d'une fuite en avant devenue incontrôlable.

Sans prôner pour autant un retour au «monde d'avant», il nous faut repenser le rapport entre l'humain (et le nouveau statut de son «dedans» transcendantal) et le frontalier, car il y a une «viscéralité» du rapport entre l'humain (comme foyer du sens) et la frontière, «viscéralité» entendue en un sens bien plus littéral qu'on ne pourrait le supposer. Le «dedans transcendantal» ne se recoupe pas avec le «dedans viscéral»³, cependant, il y a nécessairement des conditions de possibilité factuelles au déploiement du transcendantal. En d'autres termes : si le dedans viscéral de l'être humain est trop empiété par le dehors des prothèses et des algorithmes, le dedans transcendantal ne peut pas se déployer. Cependant, il n'en reste pas moins qu'il est impossible de déterminer par avance quelles avancées technologiques étoufferont sans retour le foyer du sens, le dedans transcendantal. En tout cas, celui-ci, bien qu'il soit différent du dedans viscéral, non réductible à ce dernier, n'en est pas moins

² La science-fiction produit des déclinaisons extrêmes de cette vérité. Elle est pourtant toujours vraie. L'analyse philosophique de certains cas est ici extrêmement pertinente. Cf. Pierobon, Frank, *Le symptôme Avatar*. J. Vrin, Paris, 2012 ou bien Badiou, Alain et al. *Matrix. Machine Philosophique*, Ellipses, 2003.

³ Cf. dans ce même numéro, notre article : «Le viscéral et le transcendantal. Préliminaires phénoménologiques sur la frontière».

dépendant. Si le dernier subit des modifications, des entames, des infiltrations (par ex. des puces sous la peau), le premier n'en sort pas indemne.

Retenons qu'il ne faut pas oublier, dans l'effervescence technologique (plissant l'espace et le temps, bientôt les corps, d'une façon inédite) de ré-con-duire tout sens à son foyer, c'est-à-dire, «au-dedans» de l'expérience qui le sous-tend : à la base d'une machine ou d'un algorithme il y a toujours un faire-sens vécu, depuis un dedans transcendantal.

II. Le transcendantal et le viscéral : dépendances et non coïncidence

Toute la difficulté – on l'aura compris – est dans le caractère de plus en plus introuvable de ce «dedans» transcendantal. Pensons par exemple à l'atmosphérisation croissante de la force de travail qui, hantée par les machines (machine outils physiques extériorisant les opérations physiques, mais aussi algorithmes extériorisant les opérations mentales⁴) pousse l'humain dans les retranchements ultimes de la donation de sens et de la créativité, plissant violemment le dedans transcendantal, matrice du jugement réfléchissant (alors que les algorithmes peuvent parfaitement accomplir la partie déterminante des jugements).

Mais entendons-nous bien : nous ne sommes pas en train de dire que l'extériorisation des opérations du *Leibkörper* – déposées dans des machines – pousse le dedans transcendantal de plus en plus à l'«intérieur» du *Körper*. Nous disons, surtout, qu'il est plus difficilement localisable. Tout comme il peut être «poussé dans ses retranchements» au moyen de la technologie, il peut, tout aussi bien, subir des décuplements tout à fait intéressants. Ainsi, le dedans, matrice transcendantale du sens, peut voir sa force et son effectivité, sa portée et son extension démultipliées au moyen de la technique. En effet, les moyens techniques sont à même de modifier les possibilités de recouvrement et dépendance du transcendantal eu égard à l'empirique.

Pensons, par exemple, à la confluence entre robotique et télécommunications (permettant, par exemple, des opérations chirurgicales à distance) ou bien à cette nouvelle ère militaire inaugurée par les drones : en un sens, ces technologies, couplées, bien sûr, aux télécommunications par satellite, auront produit un élargissement du champ kinesthésique. Aussi, se pose la question de savoir si cet élargissement est également d'ordre synesthésique (la façon dont je sens mon dedans). En tout cas, le subjectif s'est vu déporté et éclaté. Un outil

⁴ Voir sur ce point les travaux de B. Stiegler et de M. Serres.

comme *skype* permet, par exemple, des possibilités d'empathie sans que l'on se trouve riviés au dictat de la contigüité. Malgré le fait de ne pas partager un ici réel, il peut y avoir, parmi les membres d'une communauté *skype* un certain engagement de *Leiblichkeit*. Quelque chose d'immédiat peut prendre : un foyer de sens, un dedans transcendantal intersubjectif qui, grâce à la technique, s'exempte et s'émancipe en partie de la nécessité d'une co-présence empirique.

Y aurait-il, néanmoins, des registres où cette émancipation transcendantale de la co-présence réelle serait impossible ? Bien qu'il soit parfaitement possible de réaliser des interventions chirurgicales à distance, il est à se demander, par exemple, à quel point il est possible de faire une thérapie psychiatrique à distance, en l'occurrence par *skype*. En effet, il semblerait que la thérapie – son effectivité – nécessite justement la présence du corps du thérapeute. La thérapie ne peut pas faire l'économie d'une contigüité des *Leiber*, d'une co-présence effective, du partage d'un même ici spatial et réel où se rencontreraient deux ici absolus.

Toutefois, cela ne veut pas dire qu'en psychiatrie (c'est-à-dire, dans l'échange psychiatrique ou thérapeutique) et, en un sens, contre toute apparence, l'empirique ait la main sur le transcendantal. Non. Cela veut dire plutôt qu'il y a quelque chose du transcendantal (de ce foyer de sens irradié depuis l'immanence vécue d'une «donation de sens») qui est justement de l'ordre d'une... facticité transcendantale. Bien que cette «facticité transcendantale» ne soit pas réductible à une simple «factualité», certaines «choses» qui sont de l'ordre du *sens* ne peuvent *passer* – i.e. n'arrivent à s'incarner – que sous condition d'effectivité, de présence effective.

Afin de mieux saisir ce qui est ici en jeu, notons que le concept husserlien, repris par Marc Richir, de *phantasia* «perceptive» atteste cette dualité. Le *perzeptiv* de certaines *phantasiai* n'est pas un pis-aller : il faut l'effectivité d'une réalité, sa consistance, pour qu'une certaine *phantasia* puisse *passer*, puisse se faire espace. Il n'y a point de contradiction à faire remarquer que cette consistance du réel serait, dans ce cas, non pas *wahrgenommen* (perçue) mais *perzipiert* («perçue»). Au fond, cela montre que les richesses du réel ne sont pas exclusivement promises à un destin de «*Wahr-nehmung*». Le réel peut bifurquer et, depuis son caractère «*perzeptiv*», amener d'autres concrescences, d'autres actes fondés (par exemple une *phantasia* «perceptive»). Une possible confusion vient du fait que *Wahrnehmung* et *Perzeption* ne s'opposent pas sur un même pied d'égalité. En effet, ce qu'il faut comprendre, c'est qu'elles se situent à des niveaux architectoniques différents. Ainsi, ce ne sont pas, *stricto*

sensu, des termes en rapport d'exclusion réciproque, et comment le seraient-ils dès lors qu'ils ne situent pas au même registre architectonique ! Qui plus est, la *Wahrnehmung* se fonde sur la *Perzeption*. La *phantasia* «perceptive». Or, toutes deux font un usage différent de cette base «perceptive». En fait, *Phantasia* «perceptive» et *Wahrnehmung* sont deux façons d'être en excès par rapport à une même base de *Perzeption*.

Après cette parenthèse visant à éclairer le concept, difficile, de «facticité transcendante» (en effet, le dedans transcendantal n'est pas éthéré, mais nécessité d'un certain degré d'incorporation), revenons à la question de la frontière.

III. Devancement algorithmique, désancrage kinesthésique et étouffement synesthésique : vers l'éviction du dedans transcendantal

L'humain, élagué par les prothèses permanentes de la technique, semble franchir les frontières, c'est-à-dire, les partages classiques entre le dedans et le dehors, le proche et le lointain, l'instantané et le différé. Or ce franchissement se fait souvent, chez l'être humain, au prix d'une rupture de ce que j'appellerai sa «sérénité synesthésique». Cette sérénité est constituée, en termes très larges, d'une certaine unité, continuité et capacité de ressourcement. Ces aspects sont certes en rapport avec ce que Winnicott appelait espace transitionnel. Il y va ici, encore une fois, des conditions empiriques – non déterminables a priori, et pourtant bel et bien existantes – du faire du sens. Le déploiement d'un espace transitionnel n'est donc point indifférent aux circonstances empiriques de son incorporation. Ou encore : tout objet ne peut pas devenir (encore moins pour le nouveau-né) «objet transitionnel» : un objet coupant ou trop massif, un objet infime ou presque inconsistant, un objet réticent à toute prise, ne peut pas offrir une assise et un répondant kinesthésique suffisants au déploiement de son possible caractère transitionnel. Cependant, encore une fois, la plasticité du transcendantal, dans la mesure où elle communique avec sa propre transpassibilité, nous interdit de dresser du dehors une liste des caractères empiriques aptes à accueillir une donation de sens. Or, qu'on ne puisse pas cerner le contenu de cet a priori empirique ne veut nullement dire qu'il n'existe pas comme condition indéterminée (et, partant, susceptible d'historicité dans son contenu concret).

Voilà qui nous suggère une façon de poser la question du frontalier contemporain : quelles nouvelles formes prend, aujourd'hui, l'espace transitionnel, et à quel point est-il menacé ? L'humain, éclaté dans tout genre de prothèses, semble ne plus pouvoir se rejoindre.

C'est bien pour cela que nous pensons que cet excès de prothèses technologiques (allant dans le sens d'une extériorisation – et aliénation – croissante des opérations transcendantales du sujet) entraîne une crise du «synesthésique», c'est-à-dire, de la capacité à se sentir faire du sens et à assister, du dedans, à un faire-sens à la première personne⁵.

Aujourd'hui, l'extériorisation des opérations physiques et mentales semble incontrôlable. On assiste à un déport des kinesthèses dans les dispositifs. Les médiations instrumentales et algorithmiques étant de plus en plus importantes, le kinesthésique est de moins en moins en rapport avec ce qui est produit. Ainsi, souvent, loin de libérer l'esprit de tâches fastidieuses, il empiète de plus en plus le synesthésique- Celui-ci tend à devenir, quant à lui, superflu, non pertinent au regard de l'efficacité. Aujourd'hui, par exemple, il n'est plus possible de réparer une voiture en ouvrant le capot. Cette marge kinesthésique a désormais été étouffée. Seule demeure la possibilité d'avoir un effet sur la voiture réelle à travers l'électronique.

Par ailleurs, le «produit» de l'opération est, au demeurant, entièrement formaté : il n'y a plus d'espace ou d'aisance kinesthésique pour que nous opérions – et réparions – «à notre façon». Le produit de nos kinesthèses est éloigné des kinesthèses elles-mêmes (réduites à des méta-manipulations – normalement avec la main – sur un clavier ou un panneau de contrôle). Ledit produit est, par ailleurs, formaté. Il n'y a donc plus moyen de s'insérer vraiment dans le processus de création de sens ou de production réelle depuis le recul d'un dedans transcendantal à même de se sentir lui-même, de se tâter du dedans, même - voire surtout – dans ses hésitations. Tout est ficelé, toute manipulation algorithmisée (de telle sorte que, soit dit en passant, les entreprises peuvent insérer dans l'algorithme lui-même les paramètres qui entérinent, désormais, l'obsolescence programmée).

Le prix à payer est double : d'une part, le dedans transcendantal du sens est évacué, de l'autre, le produit, formaté par des algorithmes, est le résultat exclusif d'opérations nécessairement déterminantes. Dans la palette du kinesthésique, il y a de moins en moins de place pour une opérativité réfléchissante (au sens de Kant). Le kinesthésique est éloigné de son produit. Il agit à distance, sans frottements, en situation d'ergonomie quasi-parfaite. Le tâtonnement qui se cherche n'a plus lieu d'être. Or c'est tout un pan d'inventivité à même la chose qui s'en trouve, du même coup, évacué.

⁵ Voir sur ce point les éclairantes analyses de Joëlle Mesnil. Cf. Mesnil, Joëlle; “[La désymbolisation dans la culture contemporaine](http://revistadefilosofia.com/66-25.pdf)”, pp. 525-864., Thèse disponible dans *Eikasía* n°66, 2015. <http://revistadefilosofia.com/66-25.pdf>. En particulier les très prometteurs développements de J. Mesnil sur André Leroi-Gourhan.

Le phénomène que nous décrivons trouve son analogue en art. C'est, peu ou prou, la différence qui existe entre, d'un côté, un sculpteur qui travaille certes avec des outils, mais qui travaille néanmoins à même son produit (assistant son geste du dedans et sachant que ses hésitations, ses pressions et effets de levier sur les instruments laisseront une trace singulière dans le produit) et, de l'autre, des artistes comme Damien Hirst par exemple, qui se bornent à commander leurs sculptures par imprimante 3D.

N'étant plus auprès de leur matière, les kinesthèses ne retrouvent plus d'espace synesthésique. Il n'y a plus d'écart interne depuis lequel un versant réfléchissant du geste puisse prendre le temps et l'espace de l'innovation. Point de repli ou de recul permettant au geste de *se* chercher en vue de réalisations non déterminées par avance et donc foncièrement singulières, nullement sorties d'une boîte noire où les possibles seraient déjà pré-figurés.

Il y eut un temps où le faire du sens se frottait à sa matière, grinçait, et n'atteignait pas son but tout de suite. En effet, c'est ce grincement, ces «grains de sable», qui permettent aux kinesthèses de se sentir du dedans (dedans synesthésique) et donc de faire la différence entre un espace de créativité en retrait ou en écart d'un côté, et la mise en place des opérations elles-mêmes de l'autre. C'est bien pour cela que la recherche contemporaine d'une ergonomie parfaite des dispositifs techniques peut être profondément mortifère. Évoquons l'envie de faire, de l'outil, une prothèse intégrée, non remarquée, tout comme la création de gadgets dont le but serait de «faire corps» avec notre propre corps, de se fondre avec lui.

IV. Le danger d'une ergonomie parfaite

Pour que le dedans transcendantal se sente du dedans, pour qu'il ait le temps et l'espace de tâter son périmètre intérieur, il faut – pour paraphraser une expression chère à Winnicott – *seulement* une ergonomie *suffisamment* bonne... donc, justement, *pas trop* bonne et, en tout cas, surtout pas «parfaite». Une ergonomie parfaite n'est pas une ergonomie «réussie» car elle risque de trop glisser. Une ergonomie qui ne rencontre aucun grain de sable se perd elle-même, s'échappe à elle-même, s'évade de façon instantanée vers son propre résultat. Une ergonomie trop parfaite finit donc par avoir raison de la résistance (presque au sens biranien du terme) de l'opérativité eu égard à son propre extérieur. Or cette résistance à l'extérieur est aussi sa «sentance», son «se sentir», le tâtonnement du périmètre interne de

l'opérativité transcendante. Des opérations glissant sous ergonomie parfaite évacuent par définition leur propre comparaison synesthésique.

Or voilà qui est la tendance actuelle : un déferlement d'opérations qui ne se sentent pas elles-mêmes, qui fusent sans résistance car leur ergonomie est trop parfaite. On ne se sent même pas les faire. Elles glissent. Elles ne rencontrent aucune résistance. Elles s'activent et produisent leur effet de façon quasi-simultanée, en faisant l'économie de leur dedans transcendantal. Devançant le sujet, ces kinesthèses ergonomiquement parfaites – donc a-synesthésiques ou anesthésiques – le zombifient. Le dedans transcendantal – le *Leib* – suit les opérations du *Körper*. Celui-ci, criblé de prothèses qui l'augmentent, file loin devant le *Leib*. La donne technologique contemporaine a inversé l'ordre des facteurs. Les prothèses hantent le dedans viscéral de telle sorte que le dedans transcendantal est constamment enjambé. Pris de court, il arrive toujours en retard. Veut-il réfléchir à une solution que le résultat est déjà là⁶. Si le contemporain scelle l'entame du dedans transcendantal, il est à se demander, et à plus forte raison, comment serait un dedans transcendantal qui ne dysfonctionnerait pas.

Le dedans transcendantal est un lieu de recul. Il se doit d'être en écart par rapport à l'actualité kinesthésique. C'est une réflexivité faite chair ; chair encore suspendue, non encore incorporée, gardant son indétermination concrète, ses ressources en transpassibilité, sa capacité d'épouser ou de mimétiser des transpossibles inopinés. Le dedans du sens se faisant est donc un dedans synesthésique qui règne depuis un certain retrait sur les opérations kinesthésiques du sujet incarné. Aujourd'hui ce sont ces dernières, à savoir, des simples manipulations sur un clavier d'ordinateur ou de téléphone portable, qui ont pris le devant (et le dessus) sur le dedans transcendantal. Le synesthésique est sans cesse devancé ; il n'a pas le temps de se mettre en place ; à peine sent-il ce qui est à faire, ce qu'il faudrait chercher et essayer, qu'une manipulation kinesthésique (déportée, loin de la chose même, sur un clavier) amène soudainement un résultat, un produit. L'écart spatio-temporel synesthésique par rapport au kinesthésique est étouffé ou lissé. Le sujet n'a pas d'espace interne ; il ne se sent plus : la productivité est certes énorme, on arrive à faire plus et plus vite, mais les résultats sont pré-figurés et les processus, filant dans l'inadvertance, sont absents à eux-mêmes. Nous nous sentons vides. Nous ne nous sentons plus. Tout va trop vite et glisse sur nous. N'arrivant plus à rejoindre la compulsivité opératoire du *Körper*, le *Leib* est devenu superflu. Les frontières de l'intériorité transcendante se sont désormais évaporées.

⁶ Cf. sur ce point, le remarquable ouvrage de : Morozov, Evgeny, *Pour tout résoudre, cliquez ici. L'aberration du solutionnisme technologique*, Éditions FYP, 2014.